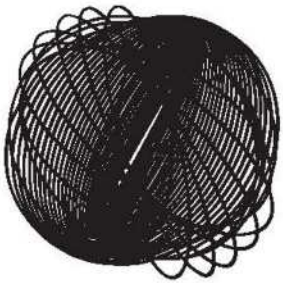
DU MONDE ENTIER

CATERINA BONVICINI

LE LENT SOURIRE

ROMAN
TRADUIT DE L'ITALIEN
PAR LISE CAILLAT



nrf

GALLIMARD

Extrait de la publication

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

L'ÉQUILIBRE DES REQUINS

Extrait de la publication

Du monde entier

Extrait de la publication

Extrait de la publication

CATERINA BONVICINI

LE LENT SOURIRE

roman

Traduit de l'italien
par Lise Caillat

GALLIMARD

Extrait de la publication

Titre original :

IL SORRISO LENTO

© 2010, Caterina Bonvicini.
Édition publiée avec l'autorisation du propriétaire,
représenté par Piergiorgio Nicolazzini Literary Agency.
© Éditions Gallimard, 2011, pour la traduction française.

Extrait de la publication

À mes amis historiques de Bologne,
À la mémoire de notre Gioia

Extrait de la publication

Extrait de la publication

« Toutes les situations capitales de la vie sont pour une fois, sont sans retour. Pour qu'un homme soit un homme, il faut qu'il soit pleinement conscient de ce non-retour. Qu'il ne triche pas. Qu'il n'aille pas faire semblant de n'en rien savoir. L'homme moderne triche. Il s'efforce à contourner tous les grands moments qui sont sans retour et à passer ainsi sans payer de la naissance à la mort. »

Milan KUNDERA, *La Plaisanterie*

Extrait de la publication

PREMIÈRE PARTIE

Première personne (pluriel)

Extrait de la publication

1

Il y a quelques jours, je suis allée rendre visite à sa mère. Nous parlions dans le jardin et elle a eu une expression imagée qui m'a coupé le souffle. Seule elle pouvait trouver des mots aussi justes. « Son lent sourire », a-t-elle dit.

Vrai. Parce qu'il s'étirait progressivement. C'était une opération qui durait quelques secondes, mais qui avait son propre tempo. Les yeux se plissaient, les sourcils s'arquaient, les pommettes remontaient : il y avait toute une harmonie derrière, et cette harmonie devait envahir doucement tout le visage. Il y a des bouches qui éclatent, des figures qui se transforment en un éclair, des expressions qui surgissent d'un coup. Lisa non, elle avait le sourire lent.

Mais son rire était complètement différent. Nous, ses amis, nous lui avions d'ailleurs donné un surnom. Nous l'appelions la « galopade ». Parce qu'il était puissant. Il contenait toute sa force, toute son autonomie, sa soif de liberté, son obstination, sa passion. Il était tout sauf lent. C'était comme un galop.

Tous les rires ont une tonalité particulière. Une forme

d'identité sonore. Quand je pense au rire de quelqu'un, je le chante dans ma tête comme un air de musique et, immédiatement, la connexion s'établit : c'est cette personne-là, oui, celle-là.

C'est la première chose que j'ai perdue. Brutalement, mon enregistreur biologique s'est enrayé. J'étais folle de rage : je cherchais la galopade dans ma mémoire acoustique et je ne parvenais pas à la trouver. Comment est-ce possible ? Je l'ai entendue des millions de fois. Mais rien à faire. Inutile de s'acharner, d'essayer un ton et puis un autre, de hasarder des rythmes, je n'arrivais même pas à m'en approcher. Disparue. Je ne pouvais m'en remettre qu'à la technologie : une vidéo sur mon téléphone portable, un DVD ou un vieux message enregistré sur mon répondeur, ayant survécu aux déménagements. Mais je voulais la retrouver toute seule, la galopade. Je ne me sentirai mieux, pensais-je, qu'en l'entendant à nouveau.

Alors j'ai commencé à attendre. Je me concentrais sur une photographie — qui montrait son lent sourire, sans la lenteur qui le caractérisait toutefois — et j'attendais. Elle reviendra, tôt ou tard. Un après-midi, chez elle — chez elle sans elle —, j'ai été hypnotisée par un mot. Une inscription sur le postérieur de son fils. Il marchait à quatre pattes et, sans le savoir, il se promenait avec ce mot imprimé à l'arrière de son pantalon rouge. « RIS-E. » Là, tu vas l'entendre, me suis-je dit, c'est le moment. Concentre-toi sur le derrière de son fils et tu vas l'entendre. Puis il s'est mis à pleurer, quelqu'un l'a pris dans ses bras faisant disparaître le mot dans sa main. On le berçait, je me suis laissé distraire.

À l'époque de l'université, nous nous étions inventé une théorie presque néoplatonicienne. Selon nous, le siège des pleurs était le menton. « Ton menton est parti », nous disions.

Dès que Lisa montrait des signes de tristesse, nous fixions le bas de son visage, à partir du nez. Elle avait un visage allongé et ce menton rond, volontaire, était une sorte de cœur battant au gré de ses états d'âme. Avant les pleurs, il commençait par s'agiter, nerveux, comme si Lisa se rinçait la bouche avec sa douleur. Puis la contraction arrivait et le menton, tel un coureur qui rassemble ses forces avant de s'élancer, se repliait sur lui-même et se creusait de petits trous. Tout partait de là.

Elle avait une grande bouche, sensuelle. Sa lèvre supérieure était fine, un fil qu'elle tirait, mettant à nu ses gencives et dévoilant ses dents tout entières. Sa lèvre inférieure, en revanche, était plus mystérieuse. Charnue, expressive, hésitant entre la joie et la douleur : elle correspondait à l'autre face de sa personnalité. Lisa s'en servait pour exprimer ses doutes, les choses qui ne tournaient pas rond, tout ce qui ne pouvait pas se résumer en un sourire.

Une fois, nous nous sommes embrassées. Nous avions vingt-deux ans. Vu qu'avec les hommes nous faisions n'importe quoi et que toutes les deux, au contraire, nous nous entendions très bien, nous avions la conviction d'être lesbiennes. Nous voulions essayer.

Alors un soir nous nous sommes faites belles, avec nos petites robes à fleurs décolletées, nos bas résille — c'était notre accessoire fétiche —, nos chaussures Salomé à

talons. Maquillées et coiffées, lourdement parfumées. « Nous verrons bien. »

Elle est venue me chercher à huit heures avec sa Fiat 500, il fallait que tout soit parfait. Nous sommes allées dîner dans un petit bar à vins de la via del Pratello, choisi entre mille. En réalité c'était celui où nous allions tout le temps mais, dans notre esprit, cette soirée devait être construite comme un événement. Nous avons commandé une assiette de tartines — l'assiette habituelle — mais s'est posée la question de l'ail. Dans un éclat de rire, l'ail a été autorisé. Nous avions envie de bière, puis nous nous sommes senties coupables, la bière nous semblait trop ordinaire, alors nous avons pris une bouteille de vin. Nous ne savions pas encore faire la différence entre un bon vin rouge et une piquette, Dieu sait ce que nous avons bu.

Nos conversations étaient les mêmes, il ne fallait pas que cela nous demande trop d'efforts, bien sûr. Mais, au moment de payer l'addition, nous nous sommes rappelées que nous devions un peu nous faire la cour. Sauf que nous avions envie de rire. Alors nous avons décrété que nous n'étions pas encore prêtes et nous avons commandé un digestif. « Il faut que nous nous sentions libres. Il faut vaincre nos inhibitions. »

Et nous nous sommes soûlées. En rentrant, nous marchions en zigzag sous les arcades. Bologne était oblique. Penchaient non seulement les tours, mais les colonnes aussi, et les arcs, et les palais. Les rosaces de l'église San Francesco, suspendues dans le vide, découpaient des morceaux de ciel, il y avait des nuages à la place des vitraux et des reflets de lune biscornus. Peut-être que notre vue était troublée, peut-être pas. Toujours est-il

Extrait de la publication

que nous nous tenions par la main en cherchant la voiture. « Où est-elle garée ? — Euh... »

Après une longue recherche, qui était sans doute un prétexte pour marcher un peu, nous nous sommes enfermées dans sa Fiat 500. Il était deux ou trois heures du matin. Chacune sur son siège, ondulant vers l'avant, nous tentions de nous rapprocher. Mais dès que nos regards se croisaient, nous éclations de rire à nouveau. Nous n'y arrivions vraiment pas. Alors nous avons décidé de compter jusqu'à trois. Avec les doigts, carrément : pouce, index, majeur. Un, deux et trois. Il y a même eu un « c'est parti ! », en chœur.

Nous nous sommes embrassées pendant plus d'une heure, recherchant l'harmonie. C'était le plus beau baiser de notre vie. Seulement c'était un baiser chaste qui n'avait, même en cherchant, absolument rien d'érotique. Il fallait en prendre acte. « Nous ne sommes peut-être pas lesbiennes. — Dommage. — Ouais. »

Néanmoins nous avons continué à nous faire des compliments pendant une semaine. Lisa venait tous les jours réviser chez moi. Elle débarquait en survêtement, les cheveux un peu sales noués par un élastique, avec des tennis et des chaussettes en éponge. Je lui ouvrais la porte à peu près dans le même accoutrement. Nous nous serrions tout de suite la main : « Mince, tu embrasses super bien. — Toi aussi, félicitations. » Puis nous nous enfermions dans la cuisine et commencions à nous interroger : « Qui a été empereur de 211 à 217 ? »

Nous appelions ça les « cuisinades ». Au début, autour de cette table en contreplaqué, face aux carreaux de

Extrait de la publication

faïence verts, nous préparions nos examens. Puis, finis les examens, finie l'université, il nous est resté la cuisine. Mais entre ces quatre murs il y avait toute notre vie, en perpétuel mouvement.

Nous nous ouvrions une bière, commandions une pizza — en général à l'oignon — et nous mettions à parler, parler, parler. Il restait dans la maison une forte odeur d'oignon qui infestait le salon et le couloir, mais nous aimions bien. C'était l'odeur de notre intimité.

L'intimité de papoter dans la salle de bains, en faisant pipi. Cela se produisait parce que nous ne voulions pas perdre de temps, pas même deux minutes sur les waters, nous avions trop de choses à nous raconter, à chaque fois. Et nous n'avions pas besoin de nous forcer, ce n'était pas quelque chose de mécanique, nous continuions à être curieuse l'une de l'autre, même au bout de nombreuses années.

Les toilettes nous permettaient aussi d'échanger avant les mots. Si l'une des deux baissait sa culotte en dentelle, remontait sa jupe et que dessous elle portait des bas autofixants, alors il y avait une révélation brûlante en perspective. Nous nous regardions et éclations de rire. « Où tu vas comme ça, hein ? — Attends, attends, je vais te raconter. »

Si en revanche la culotte était décolorée par les lavages, avec quelques fils décousus, si nous avions des chaussettes et la marque de l'élastique aux chevilles, alors le thème du jour pouvait être le travail, la famille, les envies et les peurs pour le futur.

C'était une amitié passionnelle, certes, reposant sur une attraction réciproque, mais une amitié profonde, durable. Un peu comme sa foulée, son pas qui résonne

Extrait de la publication

encore dans ma tête quand je retourne dans cette maison, un pas élancé. Il m'arrive de l'entendre dans le hall : c'est elle qui entre. Alors je vais dans la cuisine, je m'assieds et fixe la place vide. Je tends le bras, tourne ma main, et attends. Les yeux fermés, j'essaie de sentir ses doigts, longs comme ses pas, qui touchent les miens. Parfois j'y arrive, cela fonctionne.

Cette maison tant aimée, qui appartenait à mon père, nous avons fini par l'abandonner. Je me suis installée dans un petit appartement dans le centre-ville, derrière la piazza Maggiore, et elle est allée vivre avec son fiancé via Mazzini. Finies les cuisines, nous avions chacune un coin cuisson. Du coup nous avons transféré les cuisinades dans mon salon et sur sa terrasse. Nous avons imprégné les nouveaux murs d'oignon. Rien n'avait changé au fond. Les salles de bains, pourtant différentes, signifiaient toujours les mêmes choses : bas autofixants ou chaussettes, culotte en dentelle ou en coton délavé. Nous nous voyions un peu moins, mais nous continuions à pleurer avec notre menton et à piquer des fous rires galopants.

Puis il y a eu une révolution. Nous venions de fêter nos trente ans, trente tout rond. Lisa allait se marier et moi je venais de me faire plaquer. Comme elle était en train d'acheter un appartement et qu'elle ne pouvait pas se permettre de payer un loyer en plus du crédit à rembourser, je lui ai proposé de venir habiter chez moi. Ainsi nous avons vécu ensemble pendant presque un an. À trois. Nous deux et son fiancé. « La commune », nous disions.

L'espace d'un instant nous avons quand même eu un peu peur. Avant de s'embarquer dans cette proximité totale — à trente ans et non à vingt —, nous nous sommes posé beaucoup de questions. Cela va-t-il mettre un terme à notre amitié ? Allons-nous nous disputer ? Comment savoir.

Dix mois durant, nous avons tout partagé : draps, serviettes, vêtements, savons, salives, sueurs, nourriture, horaires. Personne n'était jaloux de ses affaires, elles finissaient par se mélanger dans l'insouciance, voire le bonheur. Nous rentrions du travail et lancions l'apéritif. Nous parlions tous les trois intensément, mon intimité avec Lisa étendue au couple, l'intimité du couple étendue à moi. Parfois chacun sortait de son côté, d'autres fois nous dînions tous les trois, d'autres fois encore nous invitions nos amis, que nous partagions aussi. Mais, avant d'aller nous coucher, il y avait le dernier conciliabule.

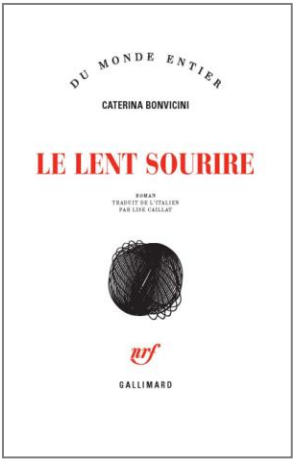
À cette période, Lisa avait la manie du yaourt maison, elle faisait une espèce de pâté puant et dégoûtant avec des ferments. J'ai cette image d'elle en tête : dans la cuisine, en pyjama, remuant une bouillie blanche. Pendant ce temps, son fiancé et moi, nous fumions une cigarette à la fenêtre.

Notre installation était compliquée, mais cela ne nous dérangeait pas. Au contraire, nous trouvions cela amusant. Sur le canapé — pas très confortable — dormait son fiancé, par galanterie. Lisa et moi nous nous partagions le lit, avec mon chien. Par moments, lassé de cette affluence, ce dernier rejoignait en grognant l'autre mâle dans le salon. Alberto regardait la télévision jusque tard dans la nuit, sinon il lisait, ou il écoutait de la musique

Extrait de la publication

Photocomposition C*MB* Graphic
44800 Saint-Herblain

Extrait de la publication



Le lent sourire
Caterina Bonvicini

Cette édition électronique du livre
Le lent sourire de Caterina Bonvicini
a été réalisée le 05 septembre 2011
par les Éditions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070132010 - Numéro d'édition : 179422).
Code Sodis : N51410 - ISBN : 9782072462207
Numéro d'édition : 237977.

Extrait de la publication